

ABOU LAGRAA



COMPAGNIE LA BARAKA

El Djoudour (les racines)

CREATION 2013

REVUE DE PRESSE



Pièce pour 14 danseurs et une chanteuse

SOMMAIRE

Articles choisis

Mag 2 lyon - janvier 2013

Libération – 8 janvier 2013

L'Humanité – 22 janvier 2013

Le Monde – 18 janvier 2013

Lyon Capitale – Juillet/Août 2013

Le Figaro magazine – 11 janvier 2013

La Croix – 22 janvier 2013

La Provence – 15 janvier 2013

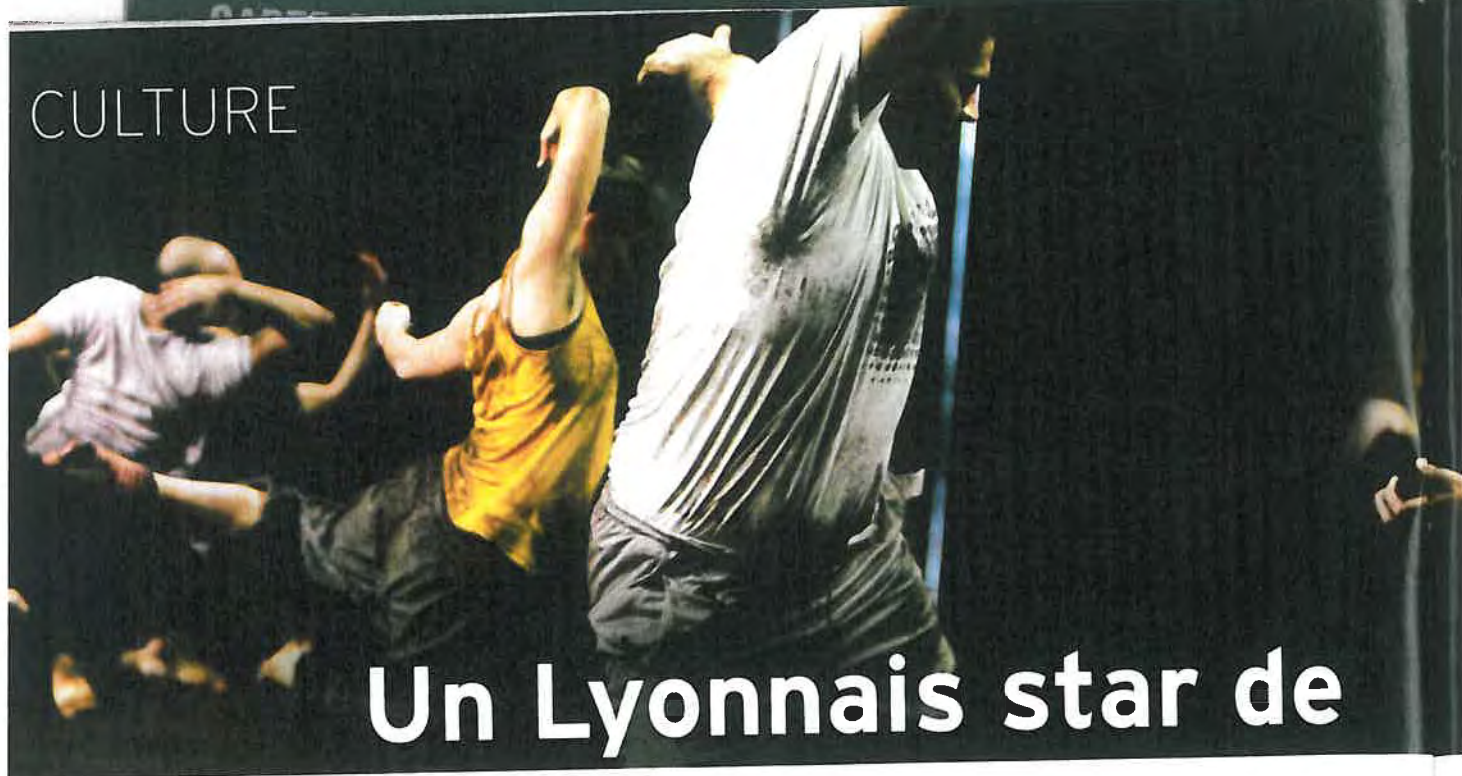
L'Hebdo Marseille – 16 janvier 2013

Les Affiches de Grenoble – 7 juin 2013

Zibeline – février 2013

Tanz – janvier 2013

CULTURE



Un Lyonnais star de MARSEILLE 2013

Abou Lagraa, 42 ans, est chorégraphe de la compagnie lyonnaise La Baraka. Dans le cadre de l'ouverture de Marseille Provence 2013, capitale européenne de la culture, il présente sa création, du 16 au 19 janvier, au Grand Théâtre de Provence. Un journaliste de Mag2 Lyon l'a rencontré à Aix-en-Provence, lors d'une répétition. Par Gautier Guigon

Vendredi 14 décembre, 15h30. Nous avons rendez-vous avec le chorégraphe lyonnais Abou Lagraa, au Grand Théâtre de Provence, où le danseur prépare son nouveau spectacle "El Djoudour", une première mondiale qui sera présentée du 16 au 19 janvier pour l'ouverture de Marseille Provence 2013, capitale européenne de la Culture.

Il a été choisi pour cette prestigieuse manifestation qui, chaque année, met en valeur une ville européenne. Après Guimaraes au Portugal et Maribor en Estonie, c'est donc à Marseille que vont être organisés 400 événements, attirant 2 millions de visiteurs supplémentaires dans cette région. Et Abou Lagraa est fier, car il n'est pas Marseillais. Mais ses origines sont là, au bord de la Méditerranée. Né à Annonay en Ardèche de parents algériens, il a débuté la danse à l'âge de 16 ans, avant d'entrer au Conservatoire national supérieur de musique et de danse de Lyon. Après des débuts remarquables auprès de Ruy Horta, puis Robert Poole, Denis Pelissard et Lionel Hoche, il fonde sa propre compagnie La Baraka en 1997 à Lyon. "Je suis retourné en Algérie dans les années 2000, quand les choses se sont calmées. Et avec ma femme, Nawal Aït Benalla-Lagraa, on a créé le Ballet contemporain d'Alger en 2010", explique-t-il. "Danseur chorégraphe occidental, français, maghrébin" comme il se définit lui-même, Abou Lagraa a fait de sa double culture une véritable force. "Mes parents m'envoyaient au catéchisme le mercredi, parce qu'ils voulaient que j'apprenne autre chose. C'était une ouverture incroyable. Ma mère n'a jamais porté le voile ! Pour moi, l'islam, c'est l'ouverture sur les autres", raconte-t-il.

On le retrouve donc sur le plateau central du grand Théâtre de Provence. C'est dans cette magnifique salle conçue par l'architecte italien Vittorio Gregotti, que les répétitions ont lieu depuis novembre. Des répétitions ouvertes au public tous les jeudis, pendant une heure. Mais aujourd'hui, la salle de 1577 places est vide car il s'agit d'une répétition à huis clos. Sur scène, les 14 danseurs de la compagnie lyonnaise La Baraka et du Ballet contemporain d'Alger, réunis par Lagraa pour composer cette représentation, sont dirigés d'une main de maître. Car Abou Lagraa est plus qu'un metteur en scène, c'est aussi un formidable danseur. Au cours de cette répétition, il en fait une nouvelle fois la démonstration, en livrant son corps sans retenue. Ses danseurs, âgés entre 21 et 34 ans, n'ont qu'à se servir dans cette matière débordante de créativité. Après des années de danse physique et torturée, son corps semble ainsi épargné par la douleur.

Mais ce chorégraphe au sang chaud, qui tourne en rond sur le plateau comme un poisson dans un bocal, sait aussi marquer une certaine distance dans sa façon de travailler. Et même une certaine froideur. Par exemple, lorsqu'il apprend une figure à une danseuse, en anglais : "Move your pelvis. When I say go on, go on !" (Bouge ton bassin. Quand je te dis d'y aller, vas-y, bouge !") Il mêle la parole aux gestes. La danseuse est >>>

Abou Lagraa est plus qu'un metteur en scène, c'est aussi un formidable danseur. Il en fait une nouvelle fois la démonstration



"UN VRAI MÉLANGE"

Abou Lagraa a été choisi pour présenter sa pièce en avant-première mondiale au Grand Théâtre de Provence, grâce à sa double culture. Interview.

Comment est né ce projet ?

Abou Lagraa : En 2010, j'ai eu l'occasion d'aller en Algérie, le pays de mes racines dans lequel je n'étais pas allé depuis plus de 20 ans. J'ai compris qu'il fallait que je travaille sur le rapprochement entre ces deux cultures qui font mon identité. En effet, je suis né en Ardèche, de parents maghrébins et musulmans. J'ai grandi dans un quartier d'Annonay où vivaient toutes les religions et les classes sociales. J'ai été baigné dans ce mélange des cultures. Quand Dominique Buzet de Marseille est venu me chercher, j'ai compris que c'était le moment d'aboutir ce projet.

Qu'est-ce que vous allez présenter à Aix-en-Provence ?

Le spectacle "El Djoudour", qui signifie les racines, raconte une histoire corporelle. Ma pièce parle de ma perception du corps dans la culture musulmane. Comme la sensualité des corps, la séparation hommes-femmes, la pudeur, les regards...

Quelle est la place de la danse dans la culture musulmane ?

Dans la culture arabe et musulmane, la danse a une place traditionnelle et rituelle. Mais la danse contemporaine n'a pas vraiment de place. On est au début avec le Ballet contemporain d'Alger. Il y a eu très peu de chorégraphes contemporains qui se sont produits, à part en Tunisie, où il existe depuis 10 ans les Rencontres chorégraphiques de Carthage. Au Maroc, il y a eu des tentatives, mais les gens ne se déplacent pas encore...

Quelle perception du corps souhaitez-vous mettre en avant ?

Ce qui m'intéresse, c'est de parler de la tension entre l'homme et la femme. Quand on les sépare dans l'espace, forcément, ça crée une tension et une frustration entre les sexes. Comme le reste du monde, les Algériens ont envie de se toucher. Dans la pièce, je parle justement de cette frustration qui devient de la tendresse dans le rapport intime.

Mais la culture musulmane qui met en avant la pudeur peut-elle se concilier avec la danse qui, par définition, révèle les corps ?

C'est le but de l'artiste, de pouvoir ouvrir les mentalités. En Algérie, après 10 ans de terrorisme, il a fallu remettre le corps au centre de la société. Et le public était ravi de voir les danseurs s'exprimer librement, montrer leur virilité et aussi leur sensualité. Pour les pays musulmans, c'est une note d'espoir aujourd'hui.

Avec cette représentation, vous voulez changer les mentalités ?

Vouloir changer les mentalités, ce serait prétentieux de ma part. Mais je veux ouvrir les yeux, permettre ce qui n'est pas possible dans un pays musulman. Je crois que c'est un pays en évolution complète, qui essaie de s'ouvrir et de se mettre au goût du jour.

Vous redoutez la réaction de certains intégristes ?

Non, pas du tout. Je ne parle pas de l'islam, mais de ma perception du corps dans une culture. Ce n'est pas un acte militant anti-intégriste. Je ne m'attaque pas à l'islam,

au Coran ou à la religion musulmane. Je veux juste parler d'une manière poétique du corps, sans attaquer la pudeur. Donc je ne vois pas pourquoi on m'attaquerait.

Quelle impression vous avez eu en retournant en Algérie en 2010 ?

Une grande hypocrisie sociétale. Comme c'est un pays musulman, on voit des femmes voilées dans la rue, séparées des hommes. Mais dans l'intimité, les rapports sont tout autres. Les mêmes femmes qu'on voit voilées la journée sortent le soir dans les boîtes de nuit !

Qui sont les artistes associés au projet ?

La chanteuse Houria Aïchi, qui représente pour moi la tradition et donc le passé, chantera en chawi, un dialecte arabe de la région des Aurès en Algérie. J'avais besoin de ça dans une composition sur les racines. J'ai aussi associé le musicien Olivier Innocenti, qui mélange électro, piano, accordéon, violon... Je lui ai demandé de mettre du "parfum d'Orient" dans ses morceaux. Mais je ne voulais pas non plus tomber dans les stéréotypes sur la culture arabe. Je voulais un vrai mélange.

Comment matérialisez-vous ce rapprochement des cultures ?

J'ai décidé de prendre des jeunes du Ballet contemporain d'Alger, qui sont sur scène depuis trois ans à peine, et des danseurs qui sortent de grands conservatoires et qui sont formés depuis 15 ans. C'est une vraie richesse. C'est ce mélange, cette fusion des corps, qui m'intéressent.

PHOTOS © AGNES MELLON

ÉVÈNEMENT

"C'était lui et personne d'autre"

Dominique Bluzet, directeur du Grand Théâtre de Provence, explique pourquoi il a choisi Abou Lagraa pour l'ouverture de Marseille Provence 2013.

"Marseille était concurrente avec Lyon pour être capitale européenne de la culture, mais on a gagné parce qu'on était moins bons ! Lyon est déjà une capitale européenne de la culture, donc elle n'avait pas besoin du titre. Marseille a été choisie parce qu'elle en avait plus besoin, pour se mettre à la hauteur. Ensuite, la thématique de cette capitale, c'est l'euro-méditerranée. Au Ballet national de Marseille, on a Frédéric Flamand qui est belge et à Aix-en-Provence, on a Angelin Preljocaj... Mais Abou Lagraa a quelque chose de très particulier, c'est un Européen installé à Lyon, aux racines algériennes. Donc c'était normal qu'on accueille ce chorégraphe qui raconte ces deux mondes. Comme la Méditerranée, il a une déchirure dont on peut faire une force ou un problème. De cette réconciliation entre deux mondes, il dit "un plus un, ça fait trois", alors qu'on pourrait les soustraire. Marseille subit le fait d'être une porte de la Méditerranée et en même temps, c'est sa force. Abou Lagraa, c'est un peu la même chose. Ce qui est étonnant, c'est que c'est à Lyon qu'on lui a donné la parole. Mais ce qu'il est, c'est aussi notre histoire. Je l'ai rencontré il y a deux ans. Son projet entrait parfaitement dans le cadre de Marseille Provence 2013, qui veut rapprocher les deux rives de la Méditerranée. Donc pour moi, c'était lui et personne d'autre. Et chaque jour qui passe, je m'en félicite. On dit souvent que les Marseillais sont chaleureux et les Lyonnais plus introvertis. Abou Lagraa est un bouchon, un restaurant chaleureux. Tout ce qu'il crée est fait en direction du public, dans une convivialité très lyonnaise. Abou Lagraa est un grand chorégraphe. J'espère que grâce à cette collaboration, on lui proposera de diriger un grand lieu et qu'on continuera cette histoire d'amour qu'on est en train de raconter. Par exemple, un centre chorégraphique national à Roubaix, Marseille, Paris ou ailleurs. Il est un formidable médiateur entre le public et la danse. C'est un grand monsieur de la danse."



© ERIC SOUDAN / ALPACA

» à bout de souffle. Après quelques secondes de répit, il reprend : "Your pelvis is your motor ! So move it, again and again!". La différence est peut-être imperceptible pour le public, mais lui, le perfectionniste, ne lâche jamais rien, jusqu'à obtenir le geste parfait. Car Abou Lagraa, c'est aussi un style : des mouvements incessants des mains et des avant-bras, un bassin déjanté qui bouge dans tous les sens et des pieds ancrés dans le sol, presque enracinés.

Toujours directif, mais poli. Intransigeant sans doute, mais fin pédagogue. "C'est bien. Continuez comme ça. Je veux voir l'énergie et vos corps en action", dit-il. Un danseur du ballet d'Alger traduit à ses camarades, en arabe, quand lui, ne le fait pas directement.

A 16h, il envoie toute sa troupe faire une pause. Souriant mais un peu tendu, il s'avance dans les travées du théâtre. La main est chaleureuse, le regard sincère. "Bonjour, bienvenue. Vous me laissez 5 minutes pour fumer une clope, et on se voit pour l'interview ?" Abou Lagraa se prête au jeu des questions-réponses sans langue de bois. Et plaisante volontiers : "N'écrivez pas ça, ma mère lit le français, elle pourrait me tuer si elle le savait !" A 42 ans, Abou Lagraa est pourtant un grand garçon, reconnu dans le monde entier. Mais il a su rester humble et accessible. Et il parle de sa passion avec beaucoup de recul. "Je ne comprends pas pourquoi ce mot "contemporain" fait peur, alors qu'on parle du présent, de nos vies, de l'art d'aujourd'hui", s'interroge-t-il.

Trente minutes plus tard, il est l'heure de reprendre les répétitions. En se levant, il observe la scène, émerveillé : "Regardez, ce sont les Algériens les premiers revenus sur scène..." Une remarque simple, pour démonter les préjugés, une fois de plus. A 18h, c'est le grand test. Après des semaines de répétition, l'équipe artistique lance le "filage". C'est donc la première fois que le spectacle va être joué en entier. Abou Lagraa descend de la scène et s'installe dans un siège de ce théâtre, où se jouera la première mondiale, comme un "simple" spectateur. Mag2 Lyon sera l'autre spectateur privilégié. Les artistes sont en place. La musique monte. La première scène s'ouvre sur une rangée de femmes en burnous, des capes blanches avec des capuches. La scénographie est épurée, mais on imagine déjà le décor final, avec la terre qui représente les racines, et aussi l'eau, élément fondamental dans la culture arabo-musulmane. Dans un jeu de miroirs invisibles, les danseurs se heurtent sans jamais se toucher. Puis les solos et les duos s'enchaînent. La tension ne retombe jamais. Les corps sont tout à tour désirés, repoussés, mutilés. Les corps mis sous tension permanente, comme possédés. On entend les souffles de ces corps sensuels, mais en souffrance. Puis Lagraa parvient à rendre les femmes fortes et à briser les idées reçues. Sa performance est aussi de mettre ensemble des danseurs expérimentés et des moins expérimentés, des femmes et des hommes, des gros et des maigres. Mais au final, ils sont tous au même niveau car il a su tirer le meilleur de ces individus pour créer une œuvre collective. La performance physique est parfois époustouflante. La sensualité est toujours présente. Les tableaux s'enchaînent. Après des mois de répétitions, les gestes et les mouvements sont maîtrisés. Evidemment, tout n'est pas parfait. Mais l'essentiel est là, le message est bien passé. Rien ne sert d'opposer le corps et la pensée. Rien ne sert d'opposer les femmes et les hommes. Rien ne sert d'opposer les deux rives de la Méditerranée, l'Occident et le monde musulman. Au bout d'1h15, le chorégraphe arrête le spectacle. Un beau moment de réconciliation. ♦

Le spectacle "El Djoudour" sera présenté les 8 et 9 juillet aux Nuits de Fourvière à Lyon

DANSE La pièce franco-algérienne d'Abou Lagraa ouvrira la manifestation Marseille-Provence. «El-Djoudour», doubles et mixtes



Répétitions d'*el-Djoudour* au Grand Théâtre de Provence. PHOTO AGNES MELLON GRAND THÉÂTRE DE PROVENCE

EL-DJOUDDOUR

chorégraphie d'**ABOU LAGRAA**

Grand [Théâtre] de Provence,
Aix-en-Provence (13).

Du 16 au 19 janvier à 20h30

Rens. : www.lestheatres.net

En résidence depuis le 19 novembre dans les studios et sur le plateau du Grand Théâtre de Provence, les quatorze danseuses et danseurs de la compagnie la Baraka et du Ballet contemporain d'Alger répètent dans la plus grande concentration. Le spectacle *el-Djoudour* («les Racines») va faire l'ouverture, le 16 janvier à Aix-en-Provence, de l'opération Marseille-Provence, capitale européenne de la culture. Les interprètes ne se sont pas encore projetés dans la manifestation, ils cherchent plutôt, sur leur lancée, à peaufiner à la fois les danses de groupe et les duos, comme à trouver

la relation avec la chanteuse algérienne chaouïe des Aurès Houria Aïchi, présente sur scène. Si le spectacle prend corps lors de ce premier filage, il est le résultat de longues tractations et apprentissages, avant l'entrée dans le vif du sujet artistique.

Etant lui-même fils de l'immigration algérienne, né en 1970 à Annonay, en Ardèche, connaissant le Ballet national d'Alger qui vécut ses heures de gloire avant les années noires qui plomberent la culture et bien d'autres secteurs, Abou Lagraa eut naturellement l'idée, tout en œuvrant sur le territoire

français, de créer un pont entre la France et l'Algérie. Après bien des rencontres, il crée en 2010 le Ballet contemporain d'Alger avec son épouse, Nawal Aït-Benalla-Lagraa, responsable de la pédagogie, par ailleurs danseuse et native du Maroc, d'un père berbère et d'une mère française.

«Message». Les deux sont persuadés que ce pont culturel méditerranéen et franco-algérien, qui a déjà abouti à la création du ballet algérois, peut jouer un rôle déterminant pour

«Je me sens comme un sapin de Noël avec des branches où l'on accrocherait chaque jour quelque chose de nouveau.»

Fanny Sage danseuse

la jeunesse là-bas et ici. Ce ne sont pas les danseurs qui répètent la création *el-Djoudour* qui vont le démentir, certains ayant déjà contribué aux spectacles précédents, comme *Nya* ou *Univers... l'Afrique*.

Rayonnant, Zoubir Yahiaoui s'est complètement embarqué dans l'aventure. «Je suis impliqué dans cette histoire depuis 2010, et il n'est pas question qu'elle se termine. Je viens du hip-hop, de la danse de rue, j'ai beaucoup progressé et je trouve ma personnalité. Je suis aussi porteur d'un message, pas au sens politique du terme, mais social, humain. Je suis un musulman et je veux partager ma croyance avec des Français, juste leur dire ce qui me constitue.»

Ce qui n'est pas si évident. En créant volontairement des duos mixtes, par exemple, Abou Lagraa a voulu poser la question du rapport homme-femme sur le plateau. Les danseurs algériens n'avaient jamais eu à toucher de femmes de façon sensuelle ou sensible en public. «Cela ne se fait pas, dit Zoubir Yahiaoui, mes parents, mon entourage, pourraient penser que je me suis engagé envers cette femme. Chez nous, on ne teste pas, on ne dit pas : "On va voir si ça marche, et si ça ne mar-

che pas, c'est pas grave". Il s'agit d'un engagement que chaque signe peut désigner comme tel. On ne se touche pas en public.»

Fanny Sage, qui vient de sortir du Conservatoire national supérieur de Lyon et qui danse avec lui, comme avec l'ensemble de la troupe, a découvert tout en même temps l'univers de la création et la culture musulmane. «J'ai eu des expériences avec des chorégraphes lors de mes études, mais jamais je n'avais créé comme ici. Tout a du sens. Je vais de l'avant chaque jour. Cela se construit comme un puzzle. Je me sens comme un sapin de Noël avec des branches où l'on accrocherait chaque jour quelque chose de nouveau. On est tous des petits filaments qui se rassemblent. Oui,

c'était difficile de trouver le bon rapport homme-femme. Je crois que nous avons trouvé une relation d'amitié très forte, une sorte de relation sœur-frère.»

Rituel. Les différentes étapes de la création, avant la finalisation au Grand Théâtre de Provence, ont été importantes. Celle de la concentration, au domaine de l'étang des Aulnes, où il n'y a rien d'autre à faire que de travailler. Celle à Tunis, à Ness el-fen, où il y a tout à faire en plus de travailler : découvrir, par exemple, le rituel du hammam.

On l'aura compris, Abou Lagraa et Nawal Aït-Benalla-Lagraa ont cherché avec une compagnie très mixte (hommes-femmes, Africains, Européens...) à diffuser les valeurs qu'ils avaient reçues. Abou Lagraa, musulman, est allé au catéchisme, quand il était un petit «Arabe» ardéchois. De quoi faire tomber bien des préjugés sur une culture survolée et exploitée au profit des extrémistes. Rien de mieux pour inaugurer la capitale de la culture 2013, qui ne pouvait s'échouer sur la dernière plage de l'Europe.

Envoyée spéciale à Aix-en-Provence

MARIE-CHRISTINE VERNAY



La danse est une cage où l'on apprend l'oiseau.
CLAUDE NOUGARO, POÈTE, CHANTEUR.

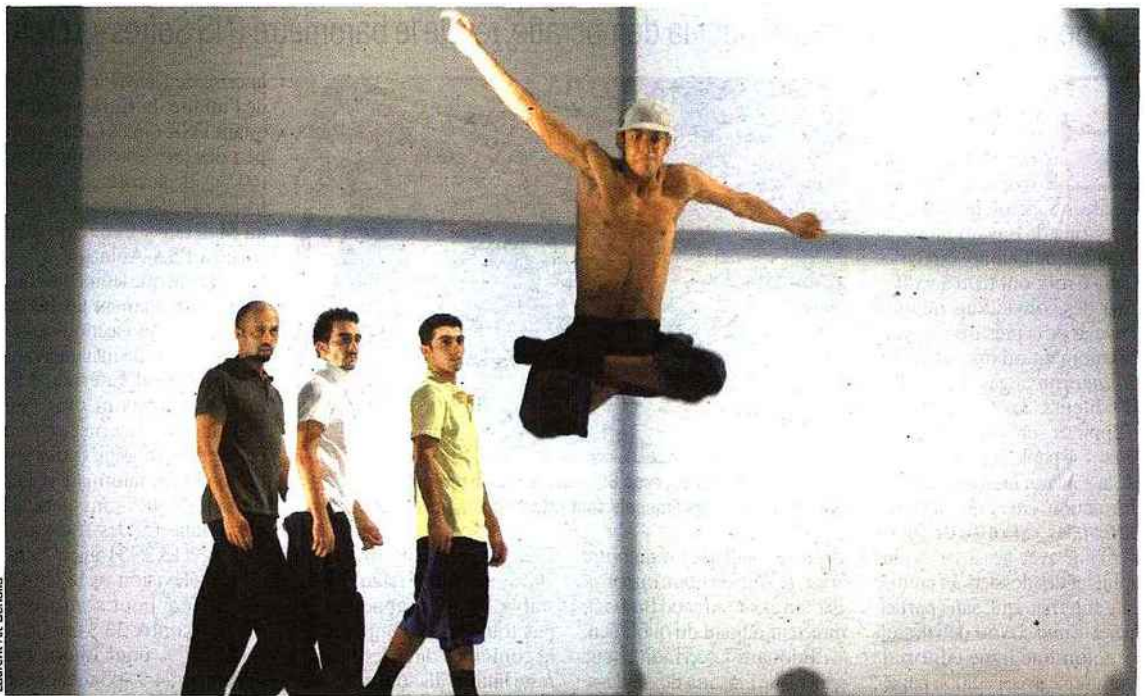
Un pont dansé entre les deux rives de la Méditerranée

Dans *el Djoudour*, une pièce créée à Aix-en-Provence, le chorégraphe Abou Lagraa, né en France de parents algériens, continue d'explorer ses diverses racines. Un spectacle qui ausculte sans fard les contradictions humaines.

Aix-en-Provence,
envoyée spéciale.

Le chorégraphe Abou Lagraa a présenté sa dernière création, *el Djoudour* (« les racines »), au Grand Théâtre de Provence, à Aix (1). Né en Ardèche de parents algériens, il fait justement retour sur ses racines. Ils sont quatorze, huit hommes et six femmes, pour figurer la culture musulmane de l'artiste, qui a été nommé, en 2010, directeur du tout nouveau Ballet contemporain d'Alger-la Baraka (nom de sa compagnie), sous la responsabilité pédagogique de Nawal Aït Benalla-Lagraa. Son projet vise à jeter un pont culturel entre la France et l'Algérie en incluant une cellule contemporaine au sein de ladite institution algérienne. C'est avec des interprètes de sa compagnie et d'autres du Ballet d'Alger qu'il présentait *Nya* (« avoir confiance en la vie » en arabe), qui s'est vu décerner le Grand Prix de la critique au titre de la « meilleure chorégraphie de l'année », en 2011. Auparavant, en 2009, il lui avait été confié la réalisation de la cérémonie de clôture du 2^e Festival culturel panafricain d'Alger.

Dans *el Djoudour*, hommes et femmes sont un temps séparés par des portiques d'acier sur roulettes, qui imposent une frontière manifeste entre les deux sexes. Ils dansent à tour de rôle, la lumière s'attardant tour à tour sur l'un ou l'autre



Le chorégraphe possède un grand sens de la narration gestuelle. Ses danseurs sont magnifiques d'énergie et de précision.

groupe. Ici, pas de danse du ventre, le bassin est en chômage technique. En revanche, bras et jambes sont violemment sollicités, et les cuisses des filles s'ouvrent en grands écarts menaçants. La voix rauque de la chanteuse Houria Aïchi, en direct sur scène, arrondit les angles de la barrière entre les sexes. On attend des portés. Il n'y en aura qu'à la fin. La glace sera rompue, l'interdit volant en éclats, et l'on aura droit à un duo entre une blanche jeune

femme frêle et un géant bien en chair. Il s'empare d'elle en une grande variété de postures où domine la fragilité de l'être-femme en tout sens manipulé. Les mouvements d'une précision parfaite ne sont pas sans faire allusion à un viol collectif, sauf qu'à la fin la jeune femme se paye le luxe de porter sur son dos le plus costaud de ses « agresseurs ». Abou Lagraa joue sur la contradiction. Avec lui, rien n'est jamais figé et il use de tout le savoir de l'in-

puisable grammaire de la danse contemporaine. Les femmes aux mains posées sur les cuisses n'hésitent pas à prendre des poses d'hommes aux aguets, jambes fléchies. Des bidons d'eau délimitent la scène. Certains y plongent même la tête comme pour les grandes ablutions du vendredi. Il y a de la terre où les garçons et les filles se couchent et s'enlacent lors d'un ensemenement collectif feint. Le hip-hop reprend discrètement du service, comme

un clin d'œil à une discipline encore peu pratiquée de l'autre côté de la Méditerranée. Abou Lagraa possède un grand sens de la narration gestuelle. Ses danseurs sont magnifiques d'énergie et de précision. Son tissage des cultures est porté ici au plus haut.

MURIEL STEINMETZ

(1) Ce soir à Narbonne; le 13 février à Amiens; du 5 au 7 avril aux Gêmeaux de Soeaux; enfin, du 18 au 20 avril à Chaillot, à Paris.

Les danseurs d'Abou Lagraa ont fait leurs classes dans les rues d'Alger

Comment le chorégraphe a transformé huit jeunes hip-hopers en une troupe de danse contemporaine

Danse

Aix-en-Provence,
envoyée spéciale

Nassim Feddal a 29 ans, il travaillait dans un cybercafé à Alger ; la chance et le destin ont changé sa vie : il est depuis trois ans danseur au Ballet contemporain d'Alger. Bilel Madaci, 23 ans, électricien, enchaînait les chantiers avec son père. Le voilà lui aussi dans la même compagnie. Ils sont huit hommes à se serrer les coudes dans la seule troupe de danse contemporaine algérienne, pilotée par le chorégraphe Abou Lagraa. « *Mektoub!* » (« c'est écrit »), résume avec pudeur Nassim Feddal, pour dire le miracle, la surprise, le bonheur !

Ils sont tous d'origine algérienne sauf un, né à Annaba, et se sont connus à l'audition organisée en janvier 2010 par le chorégraphe à Alger. Quatre cents jeunes, hip-hopers amateurs venus de tout le pays, s'y bousculaient. Objectif à long terme : créer une compagnie de danse contemporaine. « *J'ai entendu l'annonce de l'audition à la radio, se souvient Oussama Kouadrà, 23 ans, qui a commencé le hip-hop à 16 ans. Je devais abuser un bout de vendeur de parfums, mais j'ai choisi d'aller à Alger avec mon groupe de potes. Je n'ai d'abord pas été retenu. Mais, huit*

« Je me suis senti coupable, j'avais fait le tour du monde. Il fallait que je donne un coup de main »

Abou Lagraa
chorégraphe

jours après, Abou m'a appelé... » Une quinzaine de danseurs sont retenus : huit participeront à une formation de six mois à Alger avec la danseuse Nawal Ait Benalla-Lagraa, l'épouse d'Abou. « *Il n'y avait pas d'avenir pour eux en Algérie, ni formation ni travail stable. La seule troupe officielle est le Ballet national algérien, dont le répertoire est traditionnel* », note Abou Lagraa, né en Ardèche, à Annonay, et installé à Lyon avec sa compagnie, La Baraka, depuis 1998.



Oussama Kouadrà, un des danseurs de la compagnie d'Abou Lagraa. DAN AUCANTE

A 42 ans, Abou Lagraa n'avait pas remis les pieds en Algérie depuis l'âge de 18 ans, quand il y est retourné en 2008. « *J'étais terriblement en colère, confie-t-il. J'ai eu des oncles et des tantes égorgés. Je ne comprenais pas comment des choses pareilles pouvaient arriver. Lorsque j'ai revu ma famille à Oran, la ville que mes parents ont quittée en 1954 pour s'installer en France, je me suis senti coupable. J'étais devenu chorégraphe. J'avais fait le tour du monde. Il fallait que je donne un coup de main.* »

Coup de main, coup de maître. En résidence au Grand Théâtre, à Aix-en-Provence, la troupe, déjà en tournée avec deux productions – *Nya et Univers... l'Afrique* –, répète la nouvelle pièce, *El Djoudour* (« les racines »), qui mélange Algériens et Français. Après trois ans de travail, il faut les voir enchaîner pirouettes et piqués classiques sans lâcher le morceau.

La plage d'Alger a longtemps été le studio de travail de ces danseurs des rues. « *On regardait un clip à la télé, on découvrait une nouvelle figure, une acrobatie incroyable, et on allait à la plage l'expérimen-*

ter, se souvient Bilel Madaci. Comme lui, ses amis ont appris à danser en regardant les clips sur YouTube. Dans un contexte peu propice – famille souvent nombreuse, parents parfois séparés, arrêt des études, galères et business de survie –, ils ont fondé des groupes, fait leurs armes dans des shows et des événements comme le Festival culturel panafricain d'Alger. « *Ma mère ne pensait pas qu'on pouvait gagner sa vie en dansant*, confie Oussama Kouadrà. *Mais la danse m'a toujours apporté du soulagement et fait un bien énorme. En faire son métier n'est pas si simple. Aujourd'hui, je veux aller le plus loin possible.* »

Devenir professionnel lorsqu'on ne s'y attend pas n'est pas mince entreprise. Basculer de quelques heures de détente entre amis à des journées entières de travail exige une rigueur féroce. Un désir tout aussi acéré. « *Après avoir dansé sans méthode pendant des années, se lever chaque matin pour aller travailler change tout* », poursuit Oussama Kouadrà. « *Avoir enfin un but est formidable, renchérit Nassim Feddal. On gagne sa vie*

en dansant, on ouvre un compte, on fait des cadeaux à la famille, on devient responsable ! »

De retour en Algérie, le plaisir pour Nassim Feddal comme pour All Brainis, 22 ans, est de partager ses apprentissages avec les potes Bilel Madaci, qui vient de décrocher le trophée Incroyable talent, rêve d'ouvrir une école. Zoubir Yahiaoui, coiffeur de formation, met déjà des munitions de côté pour devenir chorégraphe. « *J'ai 27 ans, je rêvais d'être sur scène; maintenant, il faut que je force pour créer mon propre style.* » ■

KOSITA BOISSIEU

El Djoudour, d'Abou Lagraa. Marseille Provence 2013. Grand Théâtre de Provence, Aix-en-Provence. Jusqu'au 19 janvier, 20 h 30. Tél.: 08-2013-2013. De 5 € à 20 euros. En tournée à partir du 22 janvier.

LA DANSE TELLURIQUE D'ABOU LAGRAA

Avec une compagnie constituée de danseurs algériens et d'autres venus de France, du Cameroun, d'Inde ou des Comores, Abou Lagraa explore la place du corps de l'homme et de la femme dans la culture musulmane. Superbe !

En 2008, le chorégraphe a choisi de retourner en Algérie pour tenter de retrouver ses racines. Avec sa femme, Nawal Aït Benalla-Lagraa, ils décident de créer un "pont culturel méditerranéen franco-algérien". Ce "pont" aboutit à la création du Ballet contemporain d'Alger, constitué essentiellement de danseurs hip-hop, que l'on a pu découvrir dans *Nya* en 2010, puis dans *Univers... l'Afrique*. Durant tout ce temps, un important travail de formation a été effectué, dotant ces jeunes d'un niveau exceptionnel qui leur permet de danser du contemporain tout en gardant leur spécificité urbaine. Le désir du chorégraphe est de former des danseurs qui pourraient vivre de leur art en restant en Algérie, et participer ainsi au développement d'un élan culturel. Avec 14 danseurs sur scène, sa dernière création, *El Djoudour* (Les Racines) exprime la fusion des deux compagnies qu'il dirige (la Baraka et le Ballet contemporain d'Alger) et interroge certains fondements de la société algérienne qui constituent son identité. Il pose son regard sur la place du corps dans la culture musulmane, un regard enrichi par les différentes cultures de ses interprètes.

Des corps qui revendiquent leur existence

La pièce s'ouvre sur un espace vide, une place (*el fada*, en arabe). Simple-ment délimitée au fond par des tonneaux en fer gris, elle accueille, aux côtés de la chanteuse algérienne Houria Aïchi, le beau solo de Nawal Aït Benalla-Lagraa qui, vêtue de rouge et jambes nues, semble poser devant nous le corps féminin dans ce qu'il devrait être : libre. Le ton de l'humanité de la pièce est donné. Tandis que la gestuelle de la danseuse est ondulatoire et en suspension, affirmant un corps fait de sensualité et de sexualité, d'autres femmes la re-



© D. Aucante

joignent dans un souffle de douceur pour aussi prendre leur place. Puis un groupe d'hommes arrive, installant des cadres qui vont scinder l'espace et mettre les femmes de l'autre côté. La musique métallique et lancinante d'Olivier Innocenti a déjà déployé sa chape de plomb. La danse est saccadée, avec des corps qui revendiquent leur existence par des frappes de pieds au sol et des bras qui appellent ou repoussent. Les hommes sont dans la démonstration masculine, convaincus de leur virile amitié. Mais ils chutent aussi. Abou Lagraa fait éclater ce semblant de cohésion en lâchant des solos qui révèlent leur fragilité, des corps prisonniers qui tentent l'échappatoire. Les femmes avancent dans le défi, elles ne fuient pas. Il y a cette barrière infranchissable à laquelle tous se heurtent. Il y a cette jointure où le plexus – lieu

d'émotions vitales – de chaque corps se heurte à la ligne. On est sur un premier champ de bataille, celui de la confrontation, de la dispersion et du désir maladroit. Plus loin, on sera dans ces rues d'Alger avec un groupe en cercle, constitué de femmes et d'hommes qui se mélangent, se tournent autour, s'observent. Ils ne se parlent pas, ne se touchent pas, mais ils savent.

Des corps dans un débordement d'émotions

Avec l'intelligence qu'on lui connaît, Abou Lagraa est allé chercher en ses interprètes ce qu'il y a au-delà de la danse et qui fait qu'une fois de plus son travail nous relie à des êtres qui nous ressemblent et nous touchent. À ceux qui cherchent une logique narrative dans ce spectacle, il n'y en a pas. Les corps sont projetés comme

La danse est écartelée par des pulsions et des impulsions qui provoquent des torsions de bustes élevant les corps sur leurs genoux.

autant de sensations, autant de réflexions sur ce que vivent ces individus dans leur société. Corps manipulés, corps social qui protège, empêche ou stigmatise. Femmes pantins ou transformées en mecs, corps sans identité. Duos où l'homme réussit à s'abandonner à la femme, qui lui révèle sa propre tendresse ; rencontres où l'homme ne sait que faire de ce corps féminin lové dans ses bras, qu'il va rejeter et finalement aimer. Il n'y a pas de logique apparente parce que les corps sont envahis d'émotions, soumis ou respectueux d'une tradition et du sacré, et pourtant intensément tendus les uns vers les autres. La danse est savamment pensée, qui dévoile une richesse d'écriture que nos sens se réjouissent de saisir.

Une seconde partie faite de chair

Depuis toujours, trois éléments accompagnent le travail d'Abou Lagraa : le ciel, la terre et l'eau. Dans cette seconde partie, les corps se libèrent et prennent des risques. La terre, déversée des tonneaux, symbolise la fertilité pour devenir un autre champ de bataille. Il est ce lieu où les corps se jettent sans retenue et font l'amour. La danse est écartelée par des pulsions et des impulsions qui provoquent des torsions de bustes élevant les corps sur leurs genoux. Des affrontements et des contacts surprenants se déroulent, et lorsque par moments la danse reprend sa place à la verticale, on assiste à de superbes portés où l'homme et la femme s'aident et redeviennent égaux, des solos hip-hop d'une grande élégance. Les danseurs sont tous excellents, en dehors de tout formalisme esthétique, totalement investis. En regardant *El Djoudour*, on retrouve la splendeur de *Cutting Flat* et cette maîtrise de l'écriture chorégraphique autour du groupe et de la solitude avec ceux qui se croisent et se cherchent. L'on pense aussi à *Où transe*, un solo dansé par Abou Lagraa, car ici les danseurs sont tenus par un rythme intérieur scandé, semblable à celui de la musique et qui les transporte jusqu'au bout. La fin sur le piano, avec le duo de Nawal Aït Benalla-Lagraa et Oussama Kouadria, est bouleversante. L'eau purificatrice les mène vers l'apaisement, et le simple geste de se toucher par les bras prend ici une véritable dimension spirituelle.

MARTINE PULLARA

El Djoudour, d'Abou Lagraa. Les 8 et 9 juillet, au théâtre antique de Fourvière, Lyon 5^e.



© Tristram Kenton

DANSE À CORPS PERDUS

Il y a deux ans, les Nuits de Fourvière nous ont offert un magnifique duo entre la flamenco María Pagés et Sidi Larbi Cherkaoui. On retrouve le chorégraphe dans une production qui s'annonce impressionnante, avec 12 danseurs pour un tango à l'heure de Buenos Aires.

Le travail de Cherkaoui trouve son inspiration dans la relation à l'autre, qui lui permet de collaborer avec des artistes venus du monde entier, porteurs de cultures dont il considère qu'elles ont toutes la même importance, y compris sur scène quand il les fait se rencontrer. Dans cet esprit d'ouverture, il s'empare de formes artistiques traditionnelles avec cette idée – et tout en respectant leurs codes, voire leurs clichés fondateurs – d'emmener la danse vers une écriture avec une réalité plus profonde, qui ne se contente pas d'être transmise mais qui reste connectée à notre monde contemporain. Cette approche lui permet d'ailleurs de parler dans certains spectacles de problèmes politiques ou sociétaux tels l'homophobie, la violence, le racisme, l'intolérance, l'immigration, développant un questionnement sur l'humanité, à travers un langage novateur et prolix.

Très physique et très engagée, sa danse est enracinée dans le toucher et le contact physique. C'est de là qu'est né son nouveau spectacle, *Milonga*. De ce qu'il aime voir dans l'étreinte entre les danseurs de

tango, deux corps qui dialoguent et fusionnent, sans parler, sans se regarder, en étant capables de faire comprendre aux spectateurs ce qu'ils ressentent. Sidi Larbi Cherkaoui a décidé de nous plonger dans sa passion pour le tango en prenant comme point de départ l'idée d'une milonga, qui est une soirée de danse populaire organisée dans l'intimité des bars de Buenos Aires. Pendant plusieurs années, il a étudié et travaillé cette danse ; il s'est adjoint l'aide de la superstar du tango Néli Rodríguez Aure et une musique originale composée par l'Argentin Fernando Marzán et Szymon Brzóska (collaborateur de longue date). Le casting danse est composé de cinq couples de tango venus de Buenos Aires et d'un couple de danse contemporaine. Nul doute que la fascination pour ce mélange d'esthétique traditionnelle argentine et d'un tango plus contemporain, façonné par la curiosité et l'inventivité du chorégraphe, fera des étincelles au théâtre de Fourvière.

M.P.

Milonga, de Sidi Larbi Cherkaoui. Les 11 et 12 juillet, au théâtre antique de Fourvière, Lyon 5^e. www.lesnuitsdefourviere.com

Très physique et très engagée, sa danse est enracinée dans le toucher et le contact physique.

EN SCÈNE

PAR FRANÇOIS DELÉTRAZ

Abou Lagraa entre deux rives

Pouvait-on mieux choisir que le chorégraphe Abou Lagraa pour inaugurer Marseille-Provence, capitale européenne de la culture ? Avec ce créateur, on est de plain-pied dans la transversalité. Physiquement, d'abord : un pied en France par sa naissance (il est né à Annonay), l'autre en Afrique du Nord par sa mère égyptienne et son père algérien. S'il n'a jamais renié ses origines, il s'affirme haut et fort ardéchois. Et de rappeler que lorsqu'il était enfant, ses parents lui enseignaient l'islam, tout en l'envoyant au catéchisme ! Partant, Abou Lagraa garde au cœur le projet de lier les deux rives de la Méditerranée. Pour affirmer la puissance de la danse et sa beauté contemporaine dans un pays, l'Algérie, plutôt rétif aux bouleversements sociaux et artistiques, il a même créé le Ballet contemporain d'Alger. D'une extrême exigence avec ses danseurs, il n'hésite pas à interrompre un solo pour rappeler le sens qu'il a voulu donner au geste, et dans quel contexte. « *La danse ne raconte rien, aussi doit-elle rester émotionnellement très bavarde* », dit-il. « *Soyez clairs* », répète-t-il inlassablement à sa

troupe. Et encore : « *Sur scène, à l'inverse de la télévision, nous sommes dans l'abstrait. Le corps est le vecteur de l'émotion.* » Le coup d'envoi des festivités marseillaises, Abou Lagraa le donne au Grand Théâtre de Provence avec **El Djoudour** (Les Racines), une pièce pour laquelle il a créé un groupe de danseurs venus d'Alger et de danseurs européens. La composition est audacieuse, surtout si on mesure combien ces deux écoles sont opposées dans leur approche de la danse. C'est le jeu subtil de ce qui éloigne et de ce qui rapproche que Lagraa donne ainsi à voir et à comprendre, avec une gestuelle d'une extrême fluidité. La musique d'Olivier Innocenti ponctuée de chants de Houria Aïchi souligne ces entrelacements. Applaudissons au passage

cette bande-son contemporaine et très entraînante, qui a su inviter les parfums d'Orient sans sombrer dans le kitsch. Et le tour de force de l'artiste : en une heure, Lagraa réussit à éviter tous les stéréotypes, sans manquer d'allier à la beauté toute sa force expressive. **Grand Théâtre de Provence, à Aix, du 16 au 19 janvier, puis tournée en avril (Narbonne, Sceaux, La Rochelle, Paris).**



TANNE LUGER/GRAND THÉÂTRE DE PROVENCE

Abou Lagraa, la danse à la croisée des cultures

Le chorégraphe franco-algérien Abou Lagraa a présenté au Grand Théâtre d'Aix-en-Provence une création intitulée El Djoudour , « les racines » en arabe. Aix-en-Provence, de notre envoyée spéciale

Un pied sur chaque continent, le chorégraphe franco-algérien Abou Lagraa a ouvert du 16 au 19 janvier la programmation artistique de Marseille-Provence 2013, capitale européenne de la culture. Né en 1970, en Ardèche, de parents algériens, le chorégraphe s'est fait connaître dans les années 2000 par un univers qui conjugue les danses classique, contemporaine et hip-hop. Depuis trois ans, son travail a pris une nouvelle tournure à travers un compagnonnage fructueux avec des danseurs algériens, né lors d'un voyage en Algérie en 2008. *« C'était la première fois que j'y retournais, raconte Abou Lagraa. Depuis qu'une partie de ma famille avait été assassinée pendant la guerre civile au début des années 1990. Lorsque j'ai découvert ces jeunes qui dansaient dans la rue et sur la plage à Alger, je me suis dit qu'il y avait vraiment quelque chose à faire ! »* En 2010, le public français découvre dans *Nya*, leur premier spectacle, les dix danseurs de la Cellule contemporaine du ballet national d'Alger, créée à l'initiative d'Abou Lagraa et de son épouse Nawal. Dix talents encore en friche sélectionnés lors d'une audition qui avait attiré plus de 400 candidats à Alger. Ils étaient paysagistes, coiffeurs, profs, serveurs. Ils ont tout quitté pour le défi de la danse contemporaine au Maghreb. Cinq d'entre eux sont à l'affiche de *El Djoudour*, « les racines » en arabe, le point d'orgue de cette aventure humaine et artistique. Pour Abou Lagraa, le chemin fut aussi très personnel, sur les traces de sa propre histoire et de son identité. *« J'ai toujours vécu dans cet entre-deux : entre l'Ardèche et l'Algérie, entre ma culture musulmane et ma vie occidentale. J'aime mon passeport français autant que mon passeport algérien : je suis la somme de ces identités. Avec la danse, et en particulier ce projet mené avec le ballet d'Alger, j'ai trouvé la voie de la réconciliation. »*

El Djoudour est la synthèse de ce parcours intime vers l'apaisement. Abou Lagraa invite les danseurs algériens à se mêler aux artistes de sa compagnie française, la Baraka, dont six femmes. Ensemble, ils dansent les racines musulmanes du chorégraphe. La pièce explore avec acuité les relations entre hommes et femmes dans une culture où les deux genres se regardent à peine et se touchent moins encore. Son écriture, ciselée de tours, d'ondulations et de sauts, épouse l'énergie métissée d'une musique qui mélange sans hésiter des pulsations électroniques, la mélancolie du oud et, sur le plateau, la voix poignante de la chanteuse algérienne Houria Aïchi. Une deuxième partie confronte, dans une lumière rasante, les danseurs aux éléments, terre et eau. Pour le spectateur, le ballet devient alors plus énigmatique sans pour autant altérer la grâce de cette danse à l'esthétique pleine de souffle.

En tournée : le 22 janvier, à Narbonne (04.68.90.90.00), le 13 février à Amiens (03.22.97.79.79), du 5 au 7 avril à Sceaux (01.46.60.36.67), le 9 avril à Valenciennes (03.27.32.32.32), le 12 avril à La Rochelle (05.46.51.54.04), du 18 au 20 avril à Paris (01.53.65.30.00), le 3 mai à Chalon-sur-Saône (03.85.42.52.12), les 8 et 9 juillet à Lyon (04.72.32.00.00).
CHAUDON Marie-Valentine

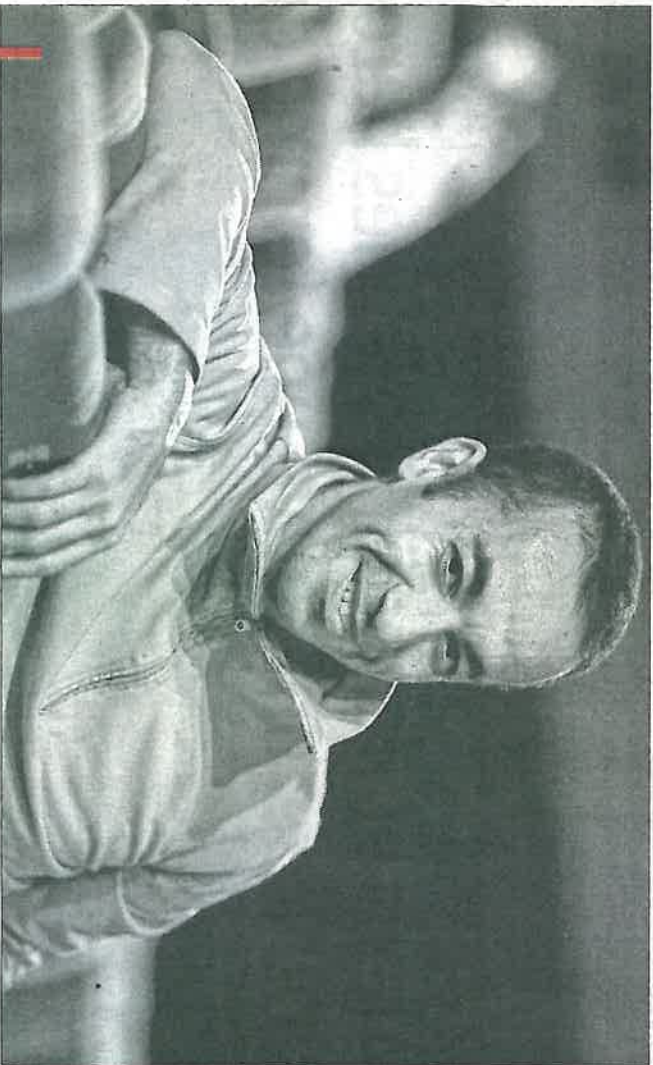
Abou Lagraa veut "surprendre le spectateur, contrer les clichés sur les musulmans"

L'artiste franco-algérien présente *El-Djoudour, les racines*. Une identité double. Positif et généreux, Abou Lagraa a baptisé sa compagnie La Baraka. Bien lui en a pris. Chorégraphe reconnu, il a créé des pièces pour les étoiles du ballet de l'Opéra de Paris, pour le Ballet de Lorraine, ou encore pour le Memphis Ballet aux États-Unis. Grâce à la Capitale européenne de la culture, il réalise son rêve: unir ses deux compagnies, la Française et l'Algérienne, La Baraka et le Ballet contemporain d'Alger, pour la création de *El-Djoudour (Les racines)* à Aix.

Vous ouvrez l'année Capitale européenne de la culture, axée sur la Méditerranée. De quelle façon ?

Je voudrais surprendre le spectateur, contrer les clichés sur les musulmans. Lui montrer un corps sensuel et engagé. La culture musulmane est une culture d'ouverture d'esprit, de tolérance, d'égalité des sexes. En tant que citoyen français et algérien, j'ai eu envie de témoigner de mon vécu positif, à l'opposé de l'intégrisme qui est aussi une réalité. La danse, le corps, est le meilleur moyen pour en parler.

Quelle est la place du corps chez les musulmans ?
C'est d'abord un corps libre. Et



Abou Lagraa, chorégraphe franco-algérien présente demain à Aix, "*El-Djoudour, les racines*". Une création où il veut "montrer un corps sensuel et engagé".

/PHOTO ERIC BOUDET

non caché. Il est au centre de la culture. Le hammam, la purification par l'eau, c'est reprendre possession de son corps. Il existe, avec sa séduction, mais aussi ses interdits ou plutôt la pudeur. La séparation, spatiale de l'homme et de la femme existe, mais ce n'est pas négatif pour moi. Ils sont spatialement séparés pour la pudeur. On ne se mélange pas, sauf dans l'intimité. Le spectateur verra la sépara-

tion entre les hommes et les femmes, mais aussi l'union entre eux, comme un voveur, quelque part. Je reste toujours dans la suggestion. Dans mes pièces, je ne montre jamais de corps nus. C'est l'opposé du désir et de la séduction pour moi!

Comment retrouvez-vous vos racines ("*El Djoudour*") dans la pièce ?
Je parle de mes racines avec qua-

torze interprètes, huit hommes, six femmes, et la chanteuse Houria Aïchi. Je retrouve mes racines originelles, ma double identité: l'Ardeche où je suis né, et l'Algérie, où mes parents sont nés. Je puise dans mon histoire personnelle, dans ma culture musulmane et européenne. Dans la pièce, il y a des Algériens et des personnes de différentes nationalités, Français, Camerounais, Suédois, etc. À travers eux,

je parle de mes différentes attitudes.

La chanteuse Houria Aïchi, la "diva des Aurès", accompagne les danseurs sur scène. Qu'apporte-t-elle ?

Elle apporte les racines de la langue. Elle chante le chaoui, dialecte des Aurès. Je ne sais pas le parler personnellement. Mais cette musique, forte, magnifique, appelle les ancêtres.

La traduction est distribuée en salles. Que disent ces chants ?
Tous parlent d'amour, lointain, impossible. Ce sont des textes assez tristes, existentiels.

Vous avez également fait appel au compositeur de musique électronique, Olivier Innocenti. On est encore dans le métissage !
Je lui ai demandé: "*donne-moi ton interprétation d'un parfum oriental dans ta musique*".

Ça l'a passionné. Il a fait venir des grands violonistes américains dans son studio et leur a fait écouter des violonistes orientaux. Ils ont improvisé. Je ne voulais pas d'un orchestre folklorique traditionnel.

Il s'agit d'une création, c'est beaucoup plus intéressant!

Recueilli par Marie-Eve BARBIER

Dès demain et jusqu'au 19 janvier à 20h30, au Grand Théâtre de Provence, à Aix, 08 2013 2013. Tarifs: de 8 à 20 €.

MP 2013

RENCONTRE. "El Djoudour", du chorégraphe Abou Lagraa, est le premier spectacle de 2013 "post-ouverture". C'est au GTP, à Aix, que cela se passe.

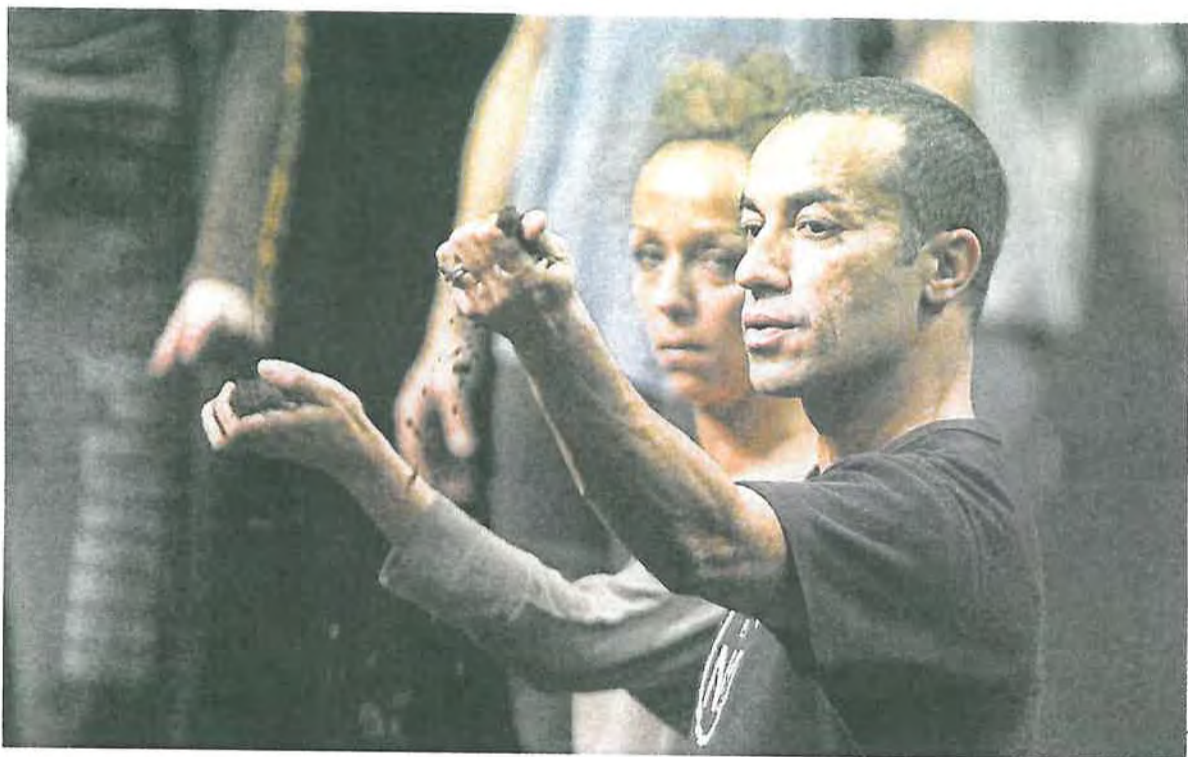
La danse pour "véhiculer la tolérance"

Finalement, c'est la danse qui ouvre le bal... Logique en somme. À compter de ce mercredi 16 janvier Aix-en-Provence accueille le spectacle du chorégraphe français d'origine algérienne Abou Lagraa, pour qui la danse est un art mais aussi un support quasiment militant. Depuis plusieurs semaines, il crée sa nouvelle chorégraphie sur la scène du Grand Théâtre de Provence, où il a reçu, dit-il, un accueil "formidable. Nous sommes là depuis deux mois, on a eu un plateau pendant un mois, des répétitions publiques". Ce qui séduit le chorégraphe, pour qui "l'artiste est au service de la société, main dans la main avec les directeurs de théâtres et les politiques".

Une histoire entre deux rives

Né en Ardèche, installé en région parisienne, Abou Lagraa vit sa culture franco-nord-africaine comme une richesse et la danse comme un langage pour l'exprimer.

"J'avais déjà créé un projet ici, j'avais envie de me retrouver en Algérie. On voulait créer quelque chose là-bas, parce que là-bas il n'y avait qu'un ballet national folklorique. On a donc créé le Ballet Contemporain d'Alger et on a découvert qu'il y avait un vivier de danseurs de rue, de hip-hop, de capoeira. A notre audition sont venus 400 danseurs de tout le pays. On en a recruté 8, qui, à partir de janvier 2010, ont été formés à la danse contemporaine, au yoga. Avec eux on a créé une première pièce, Nya', avec laquelle on a fait



AGNES MELLON

le tour de la planète". Et de poursuivre, "depuis longtemps je voulais travailler à réunir l'Algérie et la France. En rencontrant Dominique Bluzet (NDLR: directeur du GTP, du Jeu de Paume et du théâtre du Gymnase) l'idée est venue de réunir les deux rives de la Méditerranée. Cela peut paraître utopique, mais pour moi la clé c'est l'être humain et donc l'artiste, l'artistique, le corps. Par le politique ça ne fonctionnera pas. Et qui peut faire ça, notamment en Algérie, remettre le corps au milieu de la société ? Un chorégraphe. Et ça a marché, la preuve en est que les danseurs du Ballet National d'Alger font aujourd'hui leur vie et sont appréciés".

Abou Lagraa a passé plusieurs semaines pour répéter cette chorégraphie officiellement labellisée "Marseille Provence 2013".

Une richesse plutôt qu'un conflit

"Personnellement, commente-t-il, né de parents immigrés, avec une double identité, je me suis toujours posé la question de savoir comment un artiste peut en faire une richesse. Je ne me considère pas comme une personne intégrée, explicite-t-il, mais comme quelqu'un qui possède deux cultures. On ne peut pas me demander de choisir entre mon père et ma mère, mon père c'est la France, ma mère c'est l'Algérie". Et cela s'exprime pour lui à travers une danse qui mêle des gestuelles qu'on ne s'attend pas à trouver dans le même mouvement, "la danse et le corps, je le pense réellement, peuvent véhiculer des idées de tolérance et de partage,

d'ouverture à autrui. Ma danse remplit des salles parce que je porte une idée universelle de l'être humain. Ce n'est pas une danse hermétique, je fais partie des mouvementistes, qui créent l'émotion à partir des mouvements des danseurs". De fait, il est, comme il le dit, un des rares en France "à réaliser une fusion entre la gestuelle hip-hop, la gestuelle contemporaine et la gestuelle classique. Parce que je suis un danseur, et j'ai ces gestuelles dans mon corps"... ■

Patrick Coulomb

"El Djoudour", chorégraphie d'Abou Lagraa, le mercredi 16 à 19h, les jeudi 17, vendredi 18 et samedi 19 à 20h30 au Grand Théâtre de Provence, 380, av. Max-Juvénal, Aix-en-Provence. ☎ 08 20 13 2013.

Voyage entre Orient et Occident

Le chorégraphe Abou Lagraa vous invite à découvrir « El Djoudour », les 8 et 9 juillet, aux Nuits de Fourvière, à Lyon. À travers ce spectacle, il explore ses racines et s'intéresse plus largement aux relations humaines, au-delà de la religion et de la culture de chacun. D'une très belle énergie et d'une grande générosité, cette pièce est un véritable message de tolérance.

En 2010, le chorégraphe français Abou LAGRAA s'offre un retour aux sources. Avec Nawal AÏT BENALLA-LAGRAA, il crée en effet le Ballet contemporain d'Alger. Leur objectif est de former les danseurs de hip-hop algériens aux danses contemporaines et classiques et de leur insuffler l'esprit de la compagnie française La Baraka qui, depuis seize ans, mêle ces trois esthétiques et travaille sur « la fusion des genres, au travers du corps, du dépassement de soi, de l'énergie et de l'émotion ». Avec le Ballet contemporain d'Alger, Abou LAGRAA a déjà monté deux spectacles: *Nya* (2010) et *Univers l'Afrique* (2012), en première partie duquel dansaient les interprètes de La Baraka. « Avec El Djoudour (Les racines), j'ai eu envie de réunir les deux compagnies et de parler de mes racines religieuses et culturelles, confie

le chorégraphe. Je suis Français d'origine algérienne, né en Ardèche de parents musulmans. Il y a quelque chose qui m'a toujours frustré dans mon éducation musulmane: le fait que les hommes et les

femmes ne puissent pas se trouver dans un même espace. Étant né et ayant grandi en France, cette séparation était pour moi difficile à comprendre. D'autant plus que mes racines sont aussi l'Ardèche, la France, l'Europe, et que j'ai toujours dansé avec des femmes, y compris mon épouse. »

L'un des objectifs d'El Djoudour était d'amener les interprètes uniquement masculins du Ballet contemporain d'Alger à danser avec des femmes. Ce qui n'est pas si évident dans un pays musulman! La première partie de cette pièce chorégraphique fait donc écho à cette frustration, à cette impossibilité pour les interprètes musulmans de danser avec des femmes dans un même espace, à la violence qui en émane. Dans la seconde partie du spectacle, par contre, il y a une « rencontre des corps ». « Hommes et femmes dansent ensemble et se retrouvent avec beaucoup de sensualité et de poésie. »

Même si Abou LAGRAA a fait le choix d'une scénographie très épurée, il propose tout un travail « plastique » autour de la terre et de l'eau. D'après lui, la rencontre entre les danseurs et les danseuses n'aurait jamais pu avoir lieu sans l'uti-

lisation de ces matières. « L'eau et la terre sont très présentes dans la culture musulmane, explique-t-il. L'eau est employée au hammam et pour se purifier; la terre est utilisée pour s'asseoir, pour construire, pour se recouvrir le corps... Quand j'ai expliqué à mes danseurs algériens qu'ils allaient faire des duos sensuels avec des femmes, l'un des danseurs m'a dit qu'il ne pouvait pas, car il n'était pas marié avec la danseuse. J'ai trouvé cela à la fois très naïf et très touchant. Je lui ai expliqué qu'un artiste, quelle que soit sa religion, devait aller au bout de son engagement. Malgré cela, ça coïncidait encore. C'est seulement lorsque j'ai amené les matières sur scène, que j'ai réussi à réunir le musulman et la non-musulmane dans un duo sensuel. Avec la terre, le danseur avait l'impression d'avoir un vêtement supplémentaire. » L'eau et la terre rendent possibles la rencontre et l'union, qui sont au cœur de la seconde partie du spectacle.



© photos Dan Aucante



DIMANCHE

9 juin

Cirque, magie

Forest

Voir le 7 juin.

Festival

11^e Festival Arsécien

Voir le 7 juin.

Festival de théâtre amateurs

Voir le 7 juin.

Les allées chantent

Voir le 7 juin.

Les nuits de Fourvière

Voir le 7 juin.

Visite guidée

À la découverte du Fort Barraux

Jusq'au 30 juin.
Dim 15h. 5€.

Fort Barraux
Barraux - 06 37 63 02 95

Les loisirs grenoblois autour de 1900

Avec Jean-Louis Roux. Dans le cadre de l'exposition «Chambre noire pour amateurs éclairés». 11h.

Musée dauphinois
30, rue Maurice-Gignoux
Grenoble - 04 57 58 89 01

Musée Berlioz

15h30. **Gratuit.**

Musée Hector Berlioz
69, rue de la République
La Côte-Saint-André
04 74 20 24 88

Parcours découverte

Eclairage sur le site archéologique et objets phares de la collection.

Jusq'au 25 août.
Dim 15h. Jeu 13, 20, 27 juin,
4 juillet, 15 août 15h.

Musée gallo-romain
Route départementale 502
Saint-Romain-en-Gal
04 74 53 74 01

Parcours du Vieux Grenoble

Sur les traces du Préfet Fourier et des Frères Champollion. Par Pierre Blanc. 14h30. **Gratuit.**

Jardin de ville Grenoble

Visite de l'exposition

«La Papet». 15h30. 3,80€.

Maison Bergès - Musée de la Houille Blanche
40, avenue des Papeteries
Villard-Bonnot
04 38 92 19 60

Animation littéraire

Bourse aux livres

Voir le 7 juin.

Rencontre avec Magali Aïta

Autour de son ouvrage «L'amour au bout du clic». 10h/12h.

Librairie Tuluqoi
Rue Charamil
Allevard-les-Bains

Animation sportive

10 ans de Footisère !

Célébration des 10 ans de Footisère (site internet n°1 du football en isère).

Au programme, matchs de galas et autres surprises. 13h. **Gratuit.**

Complexe sportif Paul Vieux-Melchior
1, rue Pierre-de-Coubertin
Sassenage

2^e Trail Vercors-Coulmes

Randonnée-verticale et course à pied sur 2 jours. 6h30.

Col de Romèyre
Rencurel - 04 76 36 09 10

65^e Critérium du Dauphiné

Voir le 7 juin.

Grand prix cycliste de Voiron

«Souvenir Dominique Moreno». Contre-la-montre individuel de 4 km (matin) et course en ligne de 104 km (après-midi). 9h.

Église St-Bruno
Place de la République
Voiron - 04 76 05 08 43

Journée phare

Test d'activités sportives et ateliers culinaires. Dans le cadre de la Semaine sport santé. 10h.

Anneau de vitesse
Boulevard Clémenceau
Grenoble

Animation gourmande

2^e Ronde du terroir

Parcours de 5 à 6 km et étapes gourmandes.

St-Hilaire-de-la-Côte
Saint-Hilaire-de-la-Côte
04 74 54 64 65

5^e Dégustation aux Terrasses

Dégustation gastronomique champêtre, animation musicale, atelier-potage... 17h30. 15€.

Les Terrasses d'Uriage
60, place Déesse Hygie
Uriage-les-Bains
04 76 89 10 80

Marché fermier

10h/17h.

Ferme du Loutas
220, chemin Loutas
Le Pinet-d'Uriage
04 76 89 54 23

Animation diverse

1^{re} Semaine sport santé

Voir le 7 juin.

8^e Osez la musique

Journée découverte des instruments de musique. 10h.

Parc Michal
Gières - 04 76 89 40 40

Journées gallo-romaines

Voir le 8 juin.

Journées nationales de l'archéologie

Voir le 7 et 8 juin.

De même, *El Djoudour* s'est construit autour d'un univers musical subtil. Abou LAGRAA a confié au compositeur Olivier INNOCENTI la création musicale. Electro, violoncelle et piano font écho au chant live de la cantatrice algérienne d'Houria AÏCHI. Olivier INNOCENTI a imaginé une bande-son aux « parfums d'orient », qui s'harmonise parfaitement aux mélodies a cappella. Abou LAGRAA fait ainsi voyager les spectateurs entre traditions et modernité, la danse suivant le rythme de la musique ou se déployant tel un poème dans une ambiance sonore enveloppante.

Selon le chorégraphe, *El Djoudour* est sans aucun doute son spectacle le plus abouti. Que ce soit en termes de travail des lumières ou de qualité des personnages, il le conçoit comme un film. « On est un peu dans une ambiance à la David LYNCH, dans quelque chose qui nous emporte sans que l'on soit obli-

gé de tout comprendre, remarque-t-il. On va chercher dans l'inconscient et les souvenirs du public qui, par là même, devient également interprète. C'est un spectacle d'émotions, de relations, de dépassement, de frustration, de générosité, d'amour et aussi de tolérance. »

C'est une pièce qui réunit véritablement les gens. « Je déplore que la danse contemporaine ait toujours une image très élitiste, confie le chorégraphe. Mais *El Djoudour* réunit aussi bien les amateurs de danse contemporaine que les personnes qui n'ont jamais vu un spectacle de danse, car il est plein d'énergie, de force, de virtuosité et d'engagement. C'est un voyage entre l'Orient et l'Europe, une réconciliation avec la culture musulmane, un message de tolérance et d'ouverture au monde. Il est porteur de quelque chose d'universel. »

Prune Vellot

EL DJOUDOUR

Lundi 8 et mardi 9 juillet, à 22 h, au Théâtre antique de Fourvière, à Lyon. 04 72 32 00 00. De 20 à 25 €. Toute la programmation des Nuits de Fourvière sur : www.nuitsdefourviere.com

El Djoudour sera probablement en tournée en Isère et en Savoie en 2014-2015.



Vers le cœur naissant

• 16 janvier 2013⇒19 janvier 2013 •

El-Djoudour-c-Dan-Aucante



Abou Lagraa est un chorégraphe de la synthèse. Pas de celles qui amoindrissent et réduisent les genres en assimilant les gestes, mais de celles qui enrichissent chaque culture, chaque tradition croisée des techniques et aventures des autres. *El Djoudour, les Racines* dit cette ambition de plonger aux origines, mais aussi d'en tirer du sens. Avec sa troupe de danseurs venus d'Algérie et d'ailleurs, il a fabriqué un spectacle aux images saisissantes. Avec un trajet, qui part de danses individuelles ou à l'unisson, sans contact, en passant par un très bel affrontement entre deux mondes : les femmes et les hommes s'y toisent sans se toucher, maintenus à distance par une cloison imaginaire, lancés les uns vers les autres, envahissant l'espace de l'autre en des courses folles qui traversent la scène d'énergies brutes, puis arrêtés dans leurs élans agressifs qui peu à peu s'éteignent... Si son vocabulaire chorégraphique n'est pas très inventif, mélangeant sans en sublimer les essences propres la physicalité du hip hop à des placements plus classiques ou des tensions et impulsions contemporaines, Abou Lagraa sait faire parler les corps et malgré quelques longueurs à la création, il construit une véritable dramaturgie qui va jusqu'au couple, aux portés, à la danse tendre, à deux, dans des éléments primordiaux comme retrouvés. La terre, l'eau, dont il sait jouer sans les transformer en boue, et où il semble pouvoir planter des hybrides nouveaux, qui fleuriront.

AGNÈS FRESCHEL □ Février 2013

El Djoudour, pièce pour 7 danseurs du **Ballet National d'Alger** et 7 de la **Cie la Baraka** (Lyon), a été créé au Grand Théâtre de Provence, Aix, du 16 au 19 janvier, dans le cadre de MP2013.

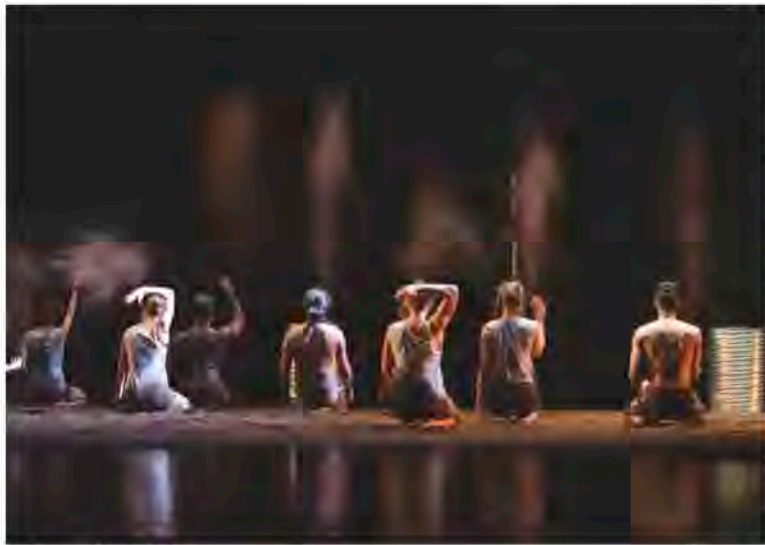


Foto: Dan Aucante

frankreich

ABOU LAGRAA «EL DJOUDOUR»

Eine Trennung der Lebensbereiche von Mann und Frau habe es in der arabischen Kultur nie wirklich gegeben, glaubt der Choreograf Abou Lagraa. Wozu sonst all die Terrassen und Salons, wenn nicht als Begegnungsräume für Mann und Frau? Die Trennung, so Lagraas Überzeugung, findet allein im Kopf statt. Also lässt er in seinem neuen Stück acht B-Boys aus Algier auf andere Weise auf sechs Frauen treffen, auch wenn es für die Algerier wohl nicht so einfach war, ihre Körper der geballten Weiblichkeit entgegenzuwerfen. Lagraa aber wollte in ihnen etwas wiedererwecken: die sinnliche, liebevolle, ursprüngliche arabische Kultur, wie er sie versteht. Daher der Titel: «El Djoudour», die Wurzeln.

Ali Brainis, Nassim Feddal, Ousama Kouadria und die anderen wirken in der Überwindung ihrer Scham wie zeitgenössische Tänzer aus Europa, die eine Frau ohne jede Scheu berühren, führen und heben. Die Truppe, die schon in Lagraas «Nya» (2010) brillierte und als Ballet Contemporain d'Alger firmiert, steckt mitten in einem längeren Prozess. Noch ist die einzige arabische Interpretin Lagraas eigene Frau, die Marokkanerin Nawal Ait Benalla. Sie tanzt ihre Duos mit Bernard Wayack Pambe, dem einzigen nicht-arabischen Tänzer im Angebot. Die anderen Frauen kommen aus Schweden, Indien, Frankreich. Also wird hier kein B-Boy aus Algier eine Muslima berühren. Dennoch will das Stück sichtlich auf eine Befreiung von Hemmungen hinaus. Darin liegt sein tieferer, sein politischer Sinn.

Am Anfang sehen wir Frauen in weiten, hellen Kapuzenkleidern. Wie Schatten kreuzen sie einen Raum, der von weißen traditionellen Gewändern

begrenzt wird. Ein fulminantes Solo von Nawal Ait Benalla drückt dem Treiben seinen Stempel auf. Schon liegen die acht Männer auf der Lauer. Zwischen Kraft und Fragilität, Ordnung und Chaos zelebrieren sie, nebeneinandergereiht, acht Soli. Dann prallen die Geschlechter mit symbolischer Wucht aufeinander. Als die Schlacht geschlagen ist, sitzen alle gemeinsam am Bühnenrand und atmen schwer – eine Zäsur.

Denn direkt danach gehen Männer und Frauen in einen Austausch, stützen sich, lassen einander Wasser über die Körper rieseln. Aus silbernen Fässern vom Bühnenrand streuen sie Erde, legen sich flach in den Staub. Doch es ist Nacht, und die Gewalt lebt wieder auf. Darüber geht allerdings die Logik der Dramaturgie verloren. Das Werfen von Erde, Wasser und Körpern reiht sich zu choreografischen Stereotypen.

Empathie lebt erst wieder auf, wenn Houria Aichi auftritt und, dem antiken Tragödienchor gleich, die Umtriebe der Sterblichen kommentiert. Die Interpretin arabischen Liedguts ist ein Star auf beiden Seiten des Mittelmeers. Sie berührt niemanden körperlich, doch ihre Stimme lässt alle vibrieren. Auch die Geschlechter, die beiden Seiten der Schöpfung.

Thomas Hahn

Wieder in Sceaux, Les Gémeaux, 5.–7. April; Valenciennes, Le Phénix, 8. April; La Rochelle, La Coursive, 12. April; Paris, Théâtre National de Chaillot, 18.–20. April; Chalon/Saône, Espace des arts, 3. Mai; Amsterdam, «Holland Festival», 9.–11. Juni; Lyon, «Les Nuits de Fourvière», 8., 9. Juli

estland

Haapsalu

«Uus Tants», «Estonian Dance Platform».

10.–13. April.

Work-in-progress-Showing: «Visuals» von Kadri Noormets und Kadi Maria Vooglaid. 11. April
«It Was Good While It Lasted» von Mihkel Ernits und Laura Kvelstein. 11. April

«Resistance of Material (Remix)» von Erik Alalooga und Andreas W. 11. April

«Magic Stuff», Tanztheater für Kinder von United Dancers of ZUGA. 12., 13. April

Work-in-progress-Showing eines neuen Projekts von Krista Köster. 12. April

«It seems like a good place to build a house» von Katja Kann und Juha Valkeapää. 12. April

«The Drone of Monk Nestor» von Karl Saks.

12. April

«Hope» von Mihkel Ernits. 13. April

Premiere «Pung» von Renate Valm/Kompanii Nii. 13. April

«Before I leave, I will say» von Fine5. 13. April
teater.ee

Tallinn

Kanuti Gildi SAAL Eröffnung von «Uus Tants», der Tanzplattform Estlands, mit einem Work-in-progress-Showing von «Beibed» der Choreografen Henri Hütt & Taavet Jansen und «Zuga knows the truth», einer Performance der United Dancers of ZUGA. 10. April
teater.ee

Rahvusoooper Estoni «Voces intimae» von Robert Binet und «Who Cares?» von George Balanchine. 6. April

«Modigliani – the Cursed Artist», Ballett von Thomas Edur zur Musik von Tauno Aints. 12. April
«Snow White and the 7 Dwarfs», Ballett für Kinder von Gyula Harangozó. 14. April

«Schwanensee» in der Choreografie von Tiit Härm. 20., 26. April

«Gala for the International Dance Day». 28. April
opera.ee

finnland

Helsinki

Nationaloper Das Finnische Nationalballett tanzt «Le sacre du printemps» von Vaslav Nijinsky, «Double Evil» von Jorma Elo und «Walking Mad» von Johan Inger. 5., 6. April, 3., 8., 11. Mai
opera.fi

Zodiak Premiere «Straight», Tanzstück von Joonas Halonen für sechs männliche Tänzer. 10., 12.–14., 17., 19., 23.–25. April

Premiere «Dig my jockey», Liveperformance von Anna Maria Häkkinen und Jarkko Partanen. 18., 20., 21. April, 2., 4., 5., 7., 8. Mai
Premiere Masi Tiittas Solo «Sotilas» (Soldier). 18., 20., 21. April, 2., 4., 5., 7., 8. Mai
zodiak.fi

frankreich

Aix-en-Provence

Grand Théâtre de Provence Zeitgenössischer Tanz aus Brasilien: Grupo Corpo tanzt «Sem Mim» und «O Corpo», Choreografien von Rodrigo Pederneiras. 10.–12. April

Im Rahmen von «Kulturhauptstadt Marseille-Provence 2013»:

Première «Les nuits», Kreation von Angelin Preljocaj für zwanzig Tänzer, inspiriert von der Sammlung morgenländischer Erzählungen «Tausendundeine Nacht» (siehe Highlights). 29., 30. April
lestheatres.net

Angers

Le Quai, CNCD «Sacre # 197», Kreation von Dominique Brun. 3. April
lequai-angers.eu

Anney

Bonlieu Scène Nationale «Hans was Heiri», zirkensisches Spektakel der Schweizer Zimmermann & de Perrot (tanz 5/12). 3.–5. April
bonlieu-anney.com

Brest

Le Quartz Akram Khan tanzt sein Solo «Desh», das er seiner Heimat Bangladesch widmet (tanz 11/12). 10., 11. April

Cannes

Palais des Festivals et des Congrès Das LA Dance Project von Benjamin Millepied. 27. April

Colmar

Théâtre municipal Das Ballet de l'Opéra national du Rhin zeigt «La Folie dans la danse»: «The Him» von Yuval Plick, «Boléro» von Stephan Thoss, «Dolly», eine Kreation von Ivan Cavallari und «Sweet, Sweet, Sweet» von Marco Goecke. 28., 30. April
operationaldurhin.eu

Lille

Opéra «Happy Day!», Carte Blanche à Daniel Linehan:

«The Sun Came» von Daniel Linehan, sein Solo «Not About Everything» und ein «Bal Moderne». Gäste: Der US-amerikanische Performer Miguel Gutierrez gibt in «Heavens, What Have I Done» eine Rokoko-Drag-Queen; «D'un pays lointain» von Noé Soulier entdeckt mit vier Tänzern des Ballet du Rhin die Kunst der Pantomime; Busy Rocks mit «Dominos and Butterflies»; Eleanor Campbell und Pavle Heidler tanzen «Behind the Sun», he repeated, «Where Everything is Everything else». 6. April
opera-lille.fr

Lyon

Maison de la Danse Das Ballet du Grand Théâtre de Genève gastiert mit Choreografien von Benjamin Millepied, «Moveo», «Le spectre de la rose» und «Les sylphides». 2., 3. April
Via Katilehong aus Südafrika präsentieren ihr «Katilehong Cabaret». 6., 7., 9.–13. April
Das Ballet de l'Opéra de Lyon tanzt «Giselle» von Mats Ek. 17.–19. April
maisondeladanse.com

Marseille

Le Silo Das Béjart Ballet Lausanne tanzt «Brel et Barbara» und «Boléro» von Maurice Béjart sowie «Syncope» von Gil Roman. 25.–27. April
silo-marseille.fr

Metz

Arsenal «De Pictura» von der Cie La Brèche-Aurélié Gandit. 17.–19. April

Centre Pompidou Aurélié Gandit und die Cie La Brèche zeigen «Histoires de peintures». 11. April
cie-labreche.com